



Signata

Annales des sémiotiques / Annals of Semiotics

3 | 2012

**L'institution de la sémiotique : Recherche,
enseignement, professions**

Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement

Jean-Marie Klinkenberg



Édition électronique

URL : <http://signata.revues.org/783>

DOI : 10.4000/signata.783

ISSN : 2565-7097

Éditeur

Presses universitaires de Liège (PULg)

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 13-25

ISBN : 978-2-87562-010-1

ISSN : 2032-9806

Référence électronique

Jean-Marie Klinkenberg, « Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement », *Signata* [En ligne], 3 | 2012, mis en ligne le 30 septembre 2016, consulté le 31 mars 2017. URL : <http://signata.revues.org/783> ; DOI : 10.4000/signata.783

LES SÉMIOTIQUES, UNE PRATIQUE SOCIALE

Ce que la sémiotique fait à la société, et inversement¹

Jean-Marie KLINKENBERG
Académie royale de Belgique
Université de Liège

À quoi ça sert ?

Il est assez fréquent qu'un sémioticien — du moins lorsqu'il accepte de parler avec d'autres que des sémioticiens — se voie sommé de justifier l'utilité sociale et/ou économique de sa discipline. Il n'a évidemment pas à obéir à cette injonction : aucune discipline scientifique ne définit sa valeur intrinsèque par la rentabilité immédiate des concepts qu'elle met au point (Raymond Queneau aimait à dire que pas mal de découvertes mathématiques, qui allaient par la suite trouver des applications capitales en physique ou en d'autres sciences, ont d'abord pu passer pour des amusements du même ordre que les mots croisés). Il a d'autant moins à répondre que dans le nouveau paradigme universitaire qui se met en place dans le cadre européen, avec ses maitres-mots que sont évaluation, qualité, certification, ranking et bench marking, l'applicabilité des savoirs — pardon, le développement — devient de plus en plus fréquemment le critère qui, permettant de séparer le bon grain de l'ivraie, mène tout droit au malthusianisme et au dualisme du monde de la recherche. Ne pas répondre devient alors un acte de résistance.

Il n'empêche que le sémioticien peut parfaitement se poser à lui-même la question de son utilité et de sa fonction sociale, qu'il peut aussi fournir des arguments aux curieux (notamment si ces curieux sont les étudiants et étudiantes qui lui sont confiés), et, surtout, qu'il peut en débattre avec ses collègues. Un

1. La présente contribution fait usage des rectifications de l'orthographe de 1990, recommandées par toutes les instances francophones compétentes, dont l'Académie française.

tel débat ne peut être qu'hygiénique, dans la mesure où les réponses qui seront apportées à la question sont susceptibles d'infléchir le style même de sa recherche, de déplacer les bases épistémologiques qui sont les siennes et de modifier le stock des concepts qu'il mobilise.

J'ai en tout cas tenu, à la fin de chaque année où je donnais un cours de sémiotique générale, à y répondre devant mes étudiants (même et surtout s'ils ne me la posaient pas).

Ma réponse était en substance la suivante : « Grâce aux quelques outils dont vous voilà munis au terme de ces entretiens, vous êtes maintenant à même d'entrer dans les coulisses du sens. À même de voir comment sont fabriqués les articles de journaux que vous lisez et les œuvres d'art que vous regardez, écoutez, contemplez, à même de décrypter les séquences télévisées et les écrans d'ordinateurs qui sont votre quotidien. Même les objets les plus quotidiens et les plus modestes, vous les regarderez désormais d'un autre œil, qui ne sera plus l'œil de l'habitude : la marche de quelqu'un dans la rue, les rites d'entrée en contact dans un magasin, la manière dont on raconte telle histoire drôle. Cette acuité du regard vous servira à deux choses au moins. D'une part, elle vous viendra à point dans les autres démarches intellectuelles que vous ferez vôtres, en tant qu'anthropologues, que sociologues, qu'historiens de l'art, cinéastes, politologues, infocommistes... De l'autre, et surtout, cette connaissance que vous avez, vous pourrez demain la mettre au service de n'importe quelle cause. Vous pourrez créer les publicités les plus dégueulasses, écrire les articles les plus abjects : vous serez conscients des mécanismes vous aurez mis en œuvre pour atteindre ce niveau idéal d'abjection et de dégueulasserie. Mais vous pourrez aussi déconstruire au bénéfice d'autres ces mécanismes aliénants, et leur faire voir les logiques profondes qui les sous-tendent. Construire ou déconstruire, peu importe : vous serez libres de vos choix, et en serez donc responsables. Mais plus jamais vous ne serez totalement vierges face au sens des choses. »

À être un citoyen libre

Laissons momentanément de côté le premier membre de la réponse — l'exploitation de la sémiotique dans d'autres démarches — et restons quelques instants avec le second. Cette question des instruments aiguisant le regard nous mène en effet au cœur même de la discipline. Aider à dépasser l'évidence et le bon sens, en plaçant les phénomènes familiers sous la lumière crue de l'éclairage neuf que produit la conceptualisation, en les mettant comme à distance, voilà en effet un des apports sociaux majeurs de la sémiotique.

En un seul mot, cette discipline qui se donne pour mission d'étudier la signification, où qu'elle se manifeste, de décrire ses modes de fonctionnement et finalement le rapport qu'elle entretient avec le savoir et l'action, cette discipline permet de passer de la croyance à la connaissance. Une connaissance que l'on

distinguera des savoirs en ce qu'elle seule donne un pouvoir sur soi-même. La sémiotique doit, ou devrait, donc être une école de sens critique et de liberté. Elle doit, elle devrait, continuer à rester la réponse à la demande de liberté qu'elle a été à ses débuts².

En effet, décrire un objet, c'est nécessairement creuser un double écart : entre l'objet et l'observateur, mais aussi entre l'objet brut et l'image qui en sera donnée. Et cette distance-là est toujours obtenue grâce à des techniques consistant à transformer une chose en une autre chose qui n'est pas elle (par exemple, un objet en son commentaire). Or cette distance, qui est à la base de tout savoir, définit un des concepts qu'on trouve au cœur de la sémiotique : le signe (puisque le signe est une chose qui renvoie à une autre, et qui n'est pas elle). Envisager l'objet comme un énoncé produisant du sens (faire voir comment, à partir de simples données matérielles qui en soi ne signifient rien, s'élabore un effet ou une pensée) est donc l'instituer en signe³.

Et nous voilà revenus au sens critique. S'exercer à voir, à savoir que l'on voit, et à comprendre comment l'on voit, c'est se doter d'un outil utilisable dans bien des circonstances. Et c'est un autre trait d'utilité sociale de la sémiotique : les dispositions d'esprit que produit la transposabilité de ses méthodes (mais on pourrait sans doute en dire autant de la sociologie et de l'anthropologie). Il serait bien étonnant que celui ou celle qui a appris à regarder une image ou un texte et à

-
2. Car n'oublions pas d'où vient la sémiotique telle que nous la connaissons. Elle s'est, dans les *Golden Sixties*, imposée comme la branche la plus radicale d'une linguistique dont on pensait alors qu'elle allait donner la clé de tous les langages, et notamment de la spécificité des langages culturels. Cette discipline semblait aussi apporter une réponse optimiste à la demande de liberté qui se formulait alors : toute libération passe en effet aussi par celle des langages. Évidemment, les recherches sur le langage évoluèrent vite en des sens divergents, au point que l'on put parler d'éclatement ; et il est d'ailleurs sans doute peu de discipline qui aient connu une carrière aussi météorique que la poétique, qui, à peine nommée, fut récusée. Les uns, en effet, prirent au sérieux le mot d'ordre de Saussure, pour qui la langue n'était rien qu'un langage parmi tous les autres, et la sémiologie devait se voir assigner la tâche d'étudier la vie de leurs signes au sein de la vie sociale (et dans cette optique, la spécificité du littéraire ne pouvait être que de nature sociale). Les autres consacrèrent leurs forces à décrire les mécanismes immanents des langages, récusant toute articulation de ceux-ci avec le réel social, et s'orientant dès lors vers un formalisme rationalisant.
 3. La redéfinition hjelmslévienne du signe comme fonction entre deux fonctifs relevant de deux plans distincts a certes permis à la description des systèmes sémiotiques de connaître des progrès considérables. Mais en faisant de la question du rapport entre les plans une simple question de fonction (une commutation d'unités sur un de ces plans étant supposée correspondre à une modification des rapports sur l'autre plan) et en insistant à juste titre sur le fait que ces plans s'interdéfinissent mutuellement, sans qu'il y ait prévalence de l'un sur l'autre, elle a simplement mis entre parenthèses la question du statut de ces plans. Question qu'il est impossible de ne pas reposer tôt ou tard (l'histoire dira peut-être que cette mise entre parenthèses de la question du lien entre les plans aura favorisé un dualisme méthodologique, lui-même responsable d'un certain spiritualisme qui a entaché la sémiotique de la seconde moitié du xx^e siècle). D'ailleurs, faire de la « non-conformité » des deux plans la base de leur distinction, et leur donner un statut différencié en les nommant « plan de contenu » et « plan de l'expression », c'est implicitement se référer à une fonction de renvoi.

rendre compte des mécanismes qui président à leur fonctionnement comme image ou comme texte ne puisse pas aussi regarder une situation politique et rendre compte des mécanismes qui président à son fonctionnement comme situation politique (et vice-versa). Et la chose est évidemment extrapolable à un bon film, ou à la gestion d'une PME...

Cette transposabilité provient de la caractéristique qui distingue la sémiotique (et quelques unes de ses sœurs, comme la philosophie) dans le concert des sciences humaines : sa vocation à la modélisation. Elle se donne comme objectif de généraliser fortement les traits qu'elle repère dans ses objets. C'est la source de son caractère réputé difficile, ce qui constitue assurément une hypothèque, mais c'est aussi le trait qui permet la transposition et le décroisement.

La sémiotique est donc un instrument de lutte contre la myopie ou le provincialisme méthodologique : fédérer dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées — des règles culinaires aux rites de politesse, de la gestuelle quotidienne à la gestion de l'espace dans l'architecture, de la religion au vêtement — présente un intérêt éthique peu négligeable : une telle perspective ne peut qu'aider le citoyen à faire une lecture critique et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut. Décroiser les pratiques en les envisageant dans un cadre conceptuel homogène conduit assurément à faire toucher du doigt ce qui les institue comme pratiques socialement cloisonnées. Telle peut être la vertu politique — au sens de Jacques Rancière (1990) — de la sémiotique : en prenant pour objet la généralité du sens, elle met en évidence la connexité de tous les lieux de distribution du sensible et de l'intelligible. Elle vérifie ainsi ce qui est le soubassement de toute émancipation : la conscience d'un monde en partage.

Champ sémiotique restreint et champ sémiotique élargi

Revenons au premier membre de la réponse donnée au curieux : le fait que la sémiotique peut jouer un rôle dans d'autres démarches disciplinaires. Ce rôle la place en position de science auxiliaire des disciplines en question. Et c'est même dans cette condition ancillaire qu'on la rencontre le plus souvent. En effet, lorsque la sémiotique occupe une place dans l'enseignement supérieur ou dans l'enseignement technique, c'est très souvent dans la configuration suivante : elle constitue la matière d'un petit cours chez les apprentis architecte, un autre chez les designers ou les journalistes, etc.

La sémiotique, en tant qu'institution, se structure donc en deux zones bien distinctes, distinctes par les agents qui y œuvrent, par les instruments qu'on y utilise, par les objectifs qu'on y poursuit, par les langages à travers lesquels la discipline s'y construit et s'y montre. En termes bourdieusiens, on pourrait parler d'un champ de production et de diffusion restreinte et d'un champ de production et de diffusion de masse (Bourdieu, 1991).

Le champ sémiotique⁴ restreint est celui où se concentre la légitimité, celle des acteurs comme celle des concepts. C'est celui de la sémiotique pour sémioticiens⁵. Et, à l'instar de la littérature pour écrivains, il jouit d'une relative autonomie par rapport aux structures sociales. Car c'est aussi, comme dans tous les champs restreints, à ce niveau que la discipline se donne une identité forte, notamment par la mise au point d'un langage qui la distingue. La spécificité du langage de la sémiotique, qui traîne la réputation d'être jargonnant, prend évidemment sa source dans la vocation modélisante qui est la sienne et que j'ai commentée plus haut : elle a pour corolaire la mise au point d'un métalangage singulier. Et c'est précisément ce métalangage qui permet à la sémiotique de jouer son rôle citoyen : son idéal ne saurait en effet être celui de la transitivité (souvent métaphoriquement appelée « transparence »), puisque c'est lui qui crée son objet ; mais en échange, il doit pleinement autoriser la déconstruction. À côté de ce rôle, le métalangage mis au point dans le champ sémiotique restreint a aussi, de toute évidence, une fonction sociale moins connue, qui affecte principalement le champ sémiotique restreint. La mise au point d'une terminologie a en effet des impacts sur la circulation des concepts, sur leur appropriation par les groupes, et donc sur la reconnaissance mutuelle des membres de ceux-ci autant que sur les différenciations qui s'opèrent entre eux. À côté ou par-dessus de la clôture sur un système conceptuel que suscite un appareillage terminologique, il y a donc aussi des effets d'inclusion-exclusion qui ne sont pas de petite importance. Il y a des luttes pour la légitimité ou le pouvoir terminologiques, dont la première caractéristique est justement de ne pas se formuler comme telles⁶...

C'est dans le champ sémiotique de diffusion et de production large que la discipline joue le rôle auxiliaire que je viens d'évoquer. Et ses praticiens, le plus souvent occasionnels au demeurant, n'ont qu'une faible légitimité au regard des normes qui régissent le marché du champ restreint. On observe aussi que les outils sémiotiques sélectionnés par eux sont fréquemment détachés de leur cadre théorique, et que ces outils ne sont d'ailleurs pas particulièrement les outils jugés comme centraux ou d'actualité par les acteurs du champ restreint⁷. Quant à la

-
4. L'adjectif « sémiotique » a ici pour référent la discipline : il ne vise ni les objets ni la méthodologie de cette dernière. La difficulté de percevoir ce renvoi dans des locutions comme celle que j'utilise ou l'incongruité apparente de ces locutions sont elles-mêmes des produits de la difficulté — conjoncturelle et non essentielle — que la discipline éprouve à se penser dans sa dimension institutionnelle.
 5. Dans le « sous-champ de production restreinte, (...) les producteurs n'ont pour clients que les autres producteurs, qui sont aussi leurs concurrents les plus directs » (Bourdieu, *op. cit.* : 7).
 6. Le numéro 4 de la revue *Signata* sera consacré à la question du métalangage sémiotique.
 7. C'est à quelques uns des représentants de ce champ élargi que, très courageusement, la seconde livraison de *Signata*, intitulée *La Sémiotique, entre autres*, a donné la parole (le courage étant de les convoquer dans une revue qui vise nettement à s'inscrire dans le champ restreint). La plupart des contributions de ces « sémioticiens occasionnels » confirme ce que je viens d'écrire à propos du caractère périphérique des concepts sélectionnés.

terminologie, elle présente dans le champ élargi une particularité qui la distingue fortement de celle du champ restreint. Cette différence n'est d'ordre ni sémantique ni stylistique (la sémiotique du secteur élargi ne se soucie pas toujours d'être moins jargonnante que l'autre...) mais pragmatique : alors que là elle entend être l'instrument même de la construction de la problématique, elle sert ici à désigner des phénomènes réputés préexistants, puisque déjà établis et discutés par d'autres disciplines.

La présence pourtant massive de la sémiotique due à sa mobilisation dans le champ élargi est assez peu commentée. La raison de cette absence est une illusion d'optique, ou erreur de perspective, produite par le fait que bien peu de sémioticiens acceptent de voir leur discipline jouer le rôle d'une science auxiliaire. C'est tout le champ élargi dans son entier qui est ainsi implicitement discrédité par les acteurs du champ restreint. Et pour cause : accepter ce déplacement d'axe entrainerait à coup sûr une perspective impliquant un tri sévère dans les pièces de l'appareil conceptuel de la discipline, une révision de ses postulats, et surtout une réflexion sur les langages à travers lesquels la sémiotique se parle. Autrement dit, la position épistémologique de la discipline n'est pas — en dépit de la conception angélique dominant ce secteur de la philosophie qu'est l'épistémologie — indépendante de sa position sociologique.

Cette question de la dualité du champ sémiotique global n'est pas de petite importance. En effet, ici comme dans d'autres secteurs culturels, la scission en deux sous-champ, et la délégitimation du second qui en découle, est précisément une manifestation de pouvoir. Et faire jouer à la sémiotique le rôle citoyen qui peut être le sien (et qui, toujours selon Rancière, présupposé l'égalité de n'importe qui avec n'importe qui et le souci de la vérifier) demande assurément que l'on s'interroge sur l'articulation de ces deux secteurs.

Économie de la transdisciplinarité : dilution ou solipsisme ?

Une des perspectives ouvertes par une prise en compte de cette articulation, c'est celle d'une réelle transdisciplinarité. Transdisciplinarité qui n'est pas seulement une question épistémologique, mais qui implique une sociologie des rapports disciplinaires.

Sur ce point, la sémiotique vit une sorte de paradoxe : selon le programme de Morris, une de ses fonctions revendiquées (ou une de ses prétentions) est de faire dialoguer les sciences entre elles. Si elle entend constituer leur interface commune, c'est que toutes ont un trait en partage : la signification. Au nom de sa vocation modélisante, elle se donne dès lors cette mission : explorer ce qui est pour les autres un postulat. Tâche bien circonscrite, et donc raisonnable; ambitieuse aussi car, l'accomplissant, elle se fait métathéorie; pertinente quant à l'objectif citoyen décrit ci-dessous, puisqu'une métathéorie entraîne les esprits à la transposition.

Mais il arrive que cette préposée au dialogue refuse elle-même de dialoguer : où voit-on les sémioticiens dialoguer avec les sociologues, les neurologues, les juristes ? Ce contact existe évidemment parfois, mais il implique surtout des individus isolés, qui n'interrogent d'ailleurs que rarement la compatibilité de leurs positions, et non des secteurs disciplinaires. C'est ce qui fait que la sémiotique est encore fort loin d'être une science sommative... Ce qu'on rencontre, ce sont le plus souvent des applications orthodoxes de batteries de concepts ou de schémas méthodologiques caractérisant une école ; cette batterie de concepts pouvant évidemment évoluer, mais à partir d'elle-même plus que par la force de la dialectique et de la rencontre. Cette attitude est courante chez maints peirciens, comme aussi dans les pays latins. Cette relative endogamie amène à reposer la question des objectifs de la recherche. Si c'est de mieux comprendre les images visuelles, n'est-il pas légitime de dialoguer avec les spécialistes de la vision ? si c'est de mieux comprendre comment le sens s'élabore, alors n'est-il pas utile d'aller voir, par exemple, du côté de sciences qui ont fait des progrès fulgurants dans ce domaine, comme les neurosciences ? Quoi qu'on puisse en penser et en dire, ces dernières contribuent à la connaissance du sens en se passant de la permission des sémiotiques institutionnalisées comme telles.

Et c'est ici que git le paradoxe. Car la sémiotique se contente alors d'appliquer ses concepts à un champ d'analyse. Elle le fait certes en y apportant un souci de rigueur qui devrait être l'idéal de tout scientifique. Mais elle le fait sans toujours se soucier de parler aux autres chercheurs explorant ce même champ. Du coup, ses travaux, lorsqu'ils portent sur le cinéma ou sur les communications sociales (que je prends ici pour exemple), restent parfois lettre morte pour les spécialistes de ces domaines, si d'aventures ils viennent à leur connaissance. Et si l'on prête l'oreille aux propos de ces spécialistes, on entendra souvent formuler discrètement des critiques à l'endroit de l'approche sémiotique. Dans le pire des cas on crie au byzantinisme formaliste, dans le meilleur au déploiement de moyens considérables pour obtenir des résultats qui seraient obtenus dans ces disciplines par des voies moins tortueuses et plus économiques... Dans cette hypothèse, la sémiotique apparaît donc comme une haute solitude, et l'on peut même aller jusqu'à parler de solipsisme.

L'autre type de rapports avec les sciences humaines mène à la dilution : on ne voit plus bien où sont les frontières qui séparent ou doivent séparer la sémiotique des autres sciences humaines. Cette dilution, on en prend surtout la mesure dans les grands congrès internationaux. Participer à ces réunions, et y écouter les communications qui succèdent aux communications (ou, en amont, évaluer les travaux qu'on y propose...) suscite parfois bien des interrogations, quand ce n'est pas de la consternation ou du vertige, tant les limites entre la sémiotique et ce qui l'entoure paraissent alors inconsistantes. Aujourd'hui, cette dilution semble opérer principalement au profit de deux ensembles de disciplines proches. D'une part la spéculation esthétique, de l'autre les « cultural studies », dont le pluriel laisse entendre que leurs méthodes sont bien floues... L'esthétique est certes une

des sources historiques de la sémiotique européenne — la sémiotique visuelle, par exemple, n'a d'abord été qu'une critique d'art déguisée sous une vêtue intimidante⁸ — ; mais elle est encore bien présente dans nos revues, et inspire même certaines orientations très contemporaines (comme la sémiotique tensive, qui retrouve un grand nombre des intuitions de l'esthétique).

On est donc face à un dilemme : d'un côté, des méthodes fermes mais une rentabilité sociale globale apparemment faible, et de l'autre l'ambition d'une telle rentabilité, payée par l'inconsistance méthodologique et le bavardage. Ou bien la crispation sur une doctrine descriptive (avec ses postulats, ses concepts, sa terminologie) au risque de l'intégrisme débouchant sur l'excommunication, ou bien un œcuménisme dont il n'y a pas grand chose à retirer, et où « sémiotique » n'est plus qu'un mot... Cette double postulation ne recouvre pas parfaitement l'opposition entre champ sémiotique restreint et champ sémiotique élargi, mais il est clair que la logique du premier champ pousse plutôt les productions qui s'y inscrivent vers la première branche du dilemme, celle du second se caractérisant par un tropisme vers la seconde branche.

Prise dans ce dilemme, la sémiotique pourrait bien manquer l'objectif citoyen que je décrivais en commençant. Car à défaut de développer dans son public la connaissance, définie comme espace de pouvoir sur soi-même, une de ses tentations peut être d'occuper l'espace du savoir de façon à renforcer son pouvoir symbolique sectoriel⁹.

On voit certes, depuis quelques années, des frémissements du côté du dialogue. On observe la sémiotique commencer à s'engager dans un échange adulte avec d'autres disciplines. La sociologie par exemple (et on voit d'ailleurs un Jacques Fontanille (2008) s'employer à donner en termes sémiotiques une définition rigoureuse de concepts centraux chez Bourdieu, comme le sens pratique et l'habitus), avec l'éthique (comme l'a montré le dossier que Maria Giulia Dondero a monté pour la revue *Protée* en 2008) ou avec l'histoire des idées, bien sûr. Mais aussi avec les sciences de la vie : d'un côté, on voit un certain nombre de sémioticiens de formation peircienne, notamment ceux qui travaillent dans les pays nordiques, opérer leur jonction avec les sciences cognitives expérimentales ; de l'autre, on voit le structuralisme français se tourner vers les « formes de vie » et les sensorialités.

Mais ceci fait-il de la sémiotique un système d'idées ouvert ? Je fais ici référence à l'opposition proposée par Edgar Morin (1991). Ce dernier distingue, on s'en souviendra, les systèmes d'idées ouverts et les fermés, et montre que les systèmes ouverts sont accueillants aux idées extérieures, tant à celles qui les confirment qu'à celles qui les contestent ; ces apports modifient certes le corpus des concepts fondant

8. Voir Klinkenberg (2010).

9. Ce dilemme, la sémiotique n'est pas la seule à le vivre. Les études littéraires, par exemple, sont elles aussi sommées de répondre à la question sur laquelle s'est ouvert le présent article. Et elles sont elles aussi tiraillées entre l'affirmation de leur rôle social (qui saute plus immédiatement aux yeux du public que celui de la sémiotique) et le renforcement de leur autonomie.

le système, ce qui génère des risques et des opportunités : risque d'ébranlement, mais aussi chance de renforcement, lorsque des réponses peuvent être apportées aux objections ou des synthèses élaborées sur la base des propositions nouvelles. En face, les systèmes d'idées fermés se défendent — par l'excommunication ou plus souvent par le silence — contre les apports extérieurs, qui peuvent être vécus comme autant d'atteintes à l'intégrité de la théorie. Cela ne signifie pas que ces systèmes fermés ne puissent interagir avec d'autres secteurs disciplinaires, et ces interactions sont évidemment significatives¹⁰. Mais ces échanges sont soumis à deux types de restrictions. D'une part (comme cela arrive avec beaucoup d'autres disciplines), les transferts restent le plus souvent implicites. De l'autre et surtout, ils passent par un filtre qui ne laisse passer que les confirmations, et non les remises en question, de sorte qu'au total le système ne peut en sortir que renforcé.

Et c'est ici qu'on voit les limites du dialogue qui s'ouvre en ce moment, limites qui montrent que, pour réaliser sa mission sociale, la sémiotique doit encore, comme je l'ai montré en commentant l'opposition qui structure ses deux sous-champs, lutter contre les myopies méthodologiques. Par exemple, si le discours sémiotique a récemment réhabilité la sensorialité, force est toutefois de constater que ladite sensorialité y est souvent traitée comme un pur concept philosophique, ou au mieux, comme une boîte noire. Or, prendre au sérieux l'idée de sensorialité, c'est nécessairement se donner les moyens de comprendre comment le sens prend son origine dans les expériences sensorielles et est façonné par celles-ci. Et donc accepter d'entrer résolument dans la boîte noire. De même, ce n'est sans doute pas un hasard si, dans les contacts avec la sociologie, nombre de sémioticiens vont d'instinct en direction non des branches de la sociologie étudiant des corrélations systématiques entre un phénomène de référence (ici le sens) et des variables sociales (de sexe, de classe, de richesse, etc.), mais aux travaux — ceux de Bruno Latour en offrant un exemple éloquent — qui appréhendent les phénomènes sociaux comme autant de constructions discursives, recours qui conforte le textualisme dominant une large part de la discipline¹¹.

Les trois sociétés de la sémiotique

Tout ceci pointe l'intérêt qu'il y aurait à ce que la discipline mène une réflexion sur elle-même en tant que discipline. Non pas sur son épistémologie mais sur sa place dans le concert des sciences humaines en tant qu'institution. Il est significatif qu'aucune contribution historique sur la sémiotique n'envisage vraiment cet aspect des choses et ne se présente comme un récit explicatif des déterminations sociales

10. Que dans la terminologie sémiotique on soit allé chercher « isotopie » du côté de la physico-chimie, « valence » du côté de la chimie, en passant par Tesnière, et « topologie » du côté des mathématiques doit à coup sûr signifier quelque chose...

11. Notons en outre ce fait significatif qu'entre écoles sémiotiques, il y a rarement des confrontations, des emprunts, des évaluations, des synthèses.

pesant sur la production, la diffusion et la consommation de la discipline¹²; quant à la réflexion épistémologique on ne peut lui faire grief d'éluder systématiquement lesdites déterminations. Une solide réflexion sociologique est donc la bienvenue. Et c'est d'ailleurs pourquoi j'ai proposé ce thème à *Signata* pour son troisième numéro thématique.

On peut en effet rêver à des études qui répondraient à une série de questions dérivées de celles que posait jadis Fishman, en lançant le programme de la sociolinguistique : *Who Speaks What Language to Whom and When?* Le programme de cette méta-sociosémiotique¹³ consisterait à répondre à trois séries de questions.

La première série concerne les acteurs. Qui fait de la sémiotique? On peut notamment s'interroger sur l'origine intellectuelle et la formation de base des acteurs. Un cursus complet de sémioticien n'existant pas, le sémioticien est en effet d'abord un historien de l'art, ou un linguiste, ou un stylisticien... Ces formations ne peuvent pas ne pas exercer d'influence sur l'orientation choisie, soit qu'elles donnent à l'acteur un habitus fait de stocks de concepts, de styles de démarches, d'objets préférés, etc., soit qu'elles produisent des réactions de rejet qui ont parfois une forte puissance explicative. On peut aussi se demander quels itinéraires ont été suivis par les acteurs pour passer de cette formation à la sémiotique (dans le cas des acteurs du champ restreint) ou pour s'adresser à cette dernière (dans le cas des acteurs du champ élargi). Et surtout pourquoi ils ont installé cette sémiotique dans leur trajectoire (totalement, s'y consacrant entièrement? ou partiellement, ne se voulant que des sémioticiens après-journée?). Les objectifs poursuivis sont évidemment le plus souvent décrits par les intéressés à l'aide de la rhétorique de la science désintéressée, et sont du coup toujours décrits en termes purement intellectuels. Mais la sociologie, désenchanteresse en cela, nous rappelle que les objectifs des trajectoires peuvent être de natures très diverses : il peut s'agir de choisir des outils permettant de résoudre des problèmes technico-pratiques, ou encore d'imposer une certaine modernité là où règnent des conceptions classiques (de la langue, contre laquelle s'est construit le structuralisme des années 1960, ou de la littérature, dont la stylistique classique, faisant encore rage dans les concours français, donne un bon exemple). Mais l'objectif peut être aussi de saisir des

12. On est un peu mieux loti du côté de la linguistique. Voir par exemple Chevalier & Encrevé (dirs, 2006). Voir aussi les travaux menés autour de la revue *Histoire Épistémologie Langage* et de la SHESL — Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du langage —, dont le titre témoigne d'une forte articulation des conditions conceptuelles et historiques de la production de connaissance.

13. « Méta », pour la distinguer d'une sociosémiotique dont l'objet sont les corrélations systématiques entre les phénomènes sémiotiques et les variables sociales (une autre orientation pouvant porter le même nom étant l'étude des discours par lesquels le social se construit; c'est celle prise par Eric Landowski (1989) dans *La Société réfléchie*). Cette sociosémiotique est encore dans les limbes (voir toutefois Klinkenberg, 2000, chapitre VII), notamment parce qu'elle suppose une perspective variationniste encore largement absente d'un propos qui se définit pourtant comme articulé sur le culturel.

opportunités institutionnelles, en occupant un secteur de l'échiquier académique où ne pèsent pas les exigences d'évaluation en vigueur dans le secteur de départ : être le premier dans le village sémiotique plutôt que le second à Rome...

Ceci nous conduit à souligner que ces acteurs ne peuvent être étudiés seuls, même si on explicite les variables (d'âge, de diplôme, etc.) qui les caractérisent. On ne peut comprendre leur rôle et leur position qu'en les envisageant dans la relation qu'ils entretiennent avec les autres composantes du système (collègues, traditions, structure...), et cette relation ne peut être vue comme statique, mais doit être étudiée dans son dynamisme : en termes de trajectoires, d'attraction-répulsion, de centralité et de périphérie, d'autonomisation ou d'allégeance¹⁴.

Prendre en compte cette systématisme nous amène à la seconde série de questions que devrait aborder la méta-sociosémiotique : toutes celles qui concernent les éléments structurant le champ, qu'il s'agisse du restreint ou de l'élargi. Dans quel cadre institutionnel fait-on de la sémiotique ? dans des unités de recherche fondamentale ? dans des laboratoires de sciences appliquées ? dans des écoles techniques ? Dans quelle structure intellectuelle, et surtout avec qui comme voisins : des philosophes ? des esthéticiens ? des linguistes ? des designers ? des architectes ? des médecins ? Il est évident que ces relations de voisinage sont à même de déterminer, toujours dans une dynamique d'attraction-répulsion, l'habitus dont j'ai parlé¹⁵. Elles sont aussi une pierre de touche dans la question de la transdisciplinarité.

On retrouve ici aussi les stratégies individuelles ou collectives rencontrées avec la première série de questions, mais la question qui se pose plus nettement ici est celle du pouvoir : quel pouvoir a ou donne la sémiotique ? Sur qui et sur quoi ? Comment le pouvoir se répartit-il dans le champ global de la sémiotique ? Les lignes de partage sont-elles réellement intellectuelles et méthodologiques, ou sont-elles d'une autre nature ? Et quel recouvrement peut-on établir entre les lignes de partage non-intellectuelles, restant implicites, et les stratifications intellectuelles revendiquées ? Quel rôle jouent réellement les appareils (associations, revues, instituts, écoles, programmes...), au delà de leurs objectifs déclarés ? Quel impact réel ont-ils sur la recherche et l'enseignement ? sur les carrières ? Quelles alliances la sémiotique peut-elles faire avec quelles disciplines ? et avec quelles tendances dans ces disciplines ? et avec qui dans ces tendances ? pour quoi faire ? avec quel

14. Intellectuellement, le sémioticien est de toute évidence bien équipé pour comprendre cette exigence de systématisme ; mais son mode de pensée autonomisant lui fera peut-être faire la moue, au moment où on l'invite à plonger ses mains dans ce cambouis sociologique... Il risque de ne pas voir que cette autonomisation même contribue à faire de lui un objet rêvé pour la recherche sociologique, le concept de champ supposant une autonomie relative de l'activité concernée par rapport aux contraintes sociales, politiques et économiques.

15. Il est intéressant de voir qu'il y a des corrélations entre ces affiliations méthodologiques et la répartition géographique des pratiques sémiotiques (en Espagne, les sémioticiens gravitent majoritairement autour des études littéraires, au Mexique, autour des études de graphisme et de publicité...). Les « traditions locales » ne sortent pas de nulle part.

bénéfice? Et quelle cohérence y a-t-il entre les discours explicites et les pratiques réelles? Un des enjeux majeurs est ici l'acte même de délimitation de la discipline : souvent présenté comme une démarche purement épistémologique, le bornage d'une discipline dépend de décisions pragmatiques et stratégiques — dans un contexte où les incidents de frontières sont toujours possibles — et non d'une mystérieuse essence¹⁶.

La troisième et dernière série de questions porte sur la consommation de la sémiotique.

Dans cette série, on rencontrera principalement celle des métiers de la sémiotique¹⁷ : quelles applications a-t-elle, avec quelles retombées pratiques? et dans quels domaines? On en repère évidemment dans le design, l'urbanisme, la production artistique, la gestion de la politique artistique, la publicité, les médias, la communication, privée ou publique, sans parler des merchandising, packaging, branding, cobranding, facing et j'en passe évidemment... Mais on n'a pas encore vraiment mesuré le plus qu'apporte la sémiotique aux activités se déroulant dans ces secteurs. Les outils sémiotiques leur confèrent-ils une spécificité significative? Si oui laquelle? et si non, alors, dans quel but et en vue de quel bénéfice s'en revendiquer? Nous en revenons ainsi aux acteurs : qui se recommande de la sémiotique dans ces pratiques? et dans quelle proportion?

Le dossier que *Signata* publie dans sa troisième livraison est très loin de répondre à toutes ces questions. Mais il tend assurément aux sémioticiens un miroir où ils ne pourront éviter de se regarder produire et agir.

En prenant ainsi une conscience plus aigüe de leur statut de producteurs et d'acteurs au sein de leur discipline, des contraintes et des libertés qui définissent ce statut et des déterminations qui pèsent sur leurs pratiques, les sémioticiens arrachent certes ces dernières à leur pureté idéale. Mais, ce faisant, ils redeviennent avant tout des citoyens, c'est-à-dire des individus qui prennent part à cette grande économie des droits et des devoirs qui fonde une collectivité. Ce n'est qu'à partir de cet ancrage citoyen que la sémiotique pourra prétendre à une portée politique, c'est-à-dire à une transformation émancipatrice des rapports de places qui structurent une collectivité.

Références bibliographiques

BOURDIEU, Pierre (1991), « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, t. 89, pp. 3–46.

CHEVALIER, Jean-Claude & ENCREVÉ, Pierre (dirs, 2006), *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva*, Lyon, ENS Éditions.

16. Voir, en linguistique, les débats sur ce qui est linguistique et ce qui est « extra-linguistique ».

17. Intitulé d'un colloque tenu à Limoges en novembre 1997 (cf. Fontanille & Barrier, dirs, 1999) et suivi de deux autres portant le même titre.

- DONDERO, Maria Giulia (dir., 2008), « Éthique et sémiotique du sujet », *Protée*, vol. 36, n° 2.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques ».
- FONTANILLE, Jacques & BARRIER, Guy (dirs, 1999), *Métiers de la sémiotique*, Presses Universitaires de Limoges.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000), *Précis de sémiotique générale*, Paris, Le Seuil, « Points-essais ».
- (2010), « La sémiotique visuelle : grands paradigmes et tendances lourdes », *Signata. Annales des sémiotiques/Annal of Semiotics*, n° 1, *Cartographie de la sémiotique actuelle/Mapping Current Semiotics*, pp. 91–109.
- LANDOWSKI, Éric (1989), *La Société réfléchie*, Paris, Le Seuil.
- MORIN, Edgar (1991), *La Méthode*, tome IV : *Les Idées. Leur habitat, leur vie, leur mœurs, leur organisation*, Paris, Le Seuil.
- RANCIÈRE, Jacques (1990), *Aux bords du politique*, Paris, Osiris.